

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 22

**Artikel:** Un centenaire valaisan : (1818-1918)  
**Autor:** Gabbud, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213934>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
 Administration (abonnements, changements d'adresse),  
 Imprimerie Ami FATIO & C<sup>o</sup>, Albert DUPUIS, succ.  
 GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE  
 Pour les annonces s'adresser exclusivement à la  
 "PUBLICITAS"  
 Société Anonyme Suisse de Publicité  
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;  
 six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 1<sup>er</sup> juin 1918. — Un centenaire valaisan (Maurice Gabbud). — Nos vieilles chansons : La barque (C. P.). — La « Poya ». — Cliao crouyou z'infants (Davi daô Tellet). — Les landwehrmen au front (Georges Jacquot). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

UN CENTENAIRE VALAISAN<sup>1</sup>

(1818-1918).

PARMI les diverses Drances du Valais et de la Savoie, celle de Bagnes est l'un des plus importants tributaires du Rhône valaisan. C'est aussi celui qui, chez ses riverains et au loin dans le monde, en est le plus fameux ; ses désastreuses débâcles périodiques lui ont acquis une redoutable célébrité. Les annales orales et écrites de la contrée sont remplies de ses rui- neux exploits. L'histoire valaisanne mentionne quelques-unes de ces crues les plus mémorables, causées parfois par des pluies torrentielles, mais plus fréquemment par des ruptures subites de glaciers ou de lacs glaciaires.

Au V<sup>e</sup> siècle, Silvius, évêque du Valais et troisième successeur de saint Théodule, fut chassé d'Octodure (ancienne Martigny) et contraint de reporter son siège épiscopal à Agaune (Saint-Maurice), à cause des inondations incessantes de la Dranse. Ses successeurs étant revenus se fixer dans l'inhospitalière cité, ils en furent chassés une seconde fois. Dès l'an 580, sous l'évêque Héliodore, la situation n'étant plus tenable, le centre du diocèse fut installé définitivement à Sedunum (Sion).

Plus tard, notamment en 1469 et en 1640, des trombes d'eau provoquèrent de grandes crues de la Dranse et des effets désastreux autour de ses rives. Celle de 1640 ne fut pas particulière à la région de Martigny, mais elle déploya, paraît-il, ses funestes effets dans tout le Valais.

Mais les plus terribles désastres enregistrés par l'histoire locale furent les ruptures du glacier de Giétroz de 1595 et de 1818. Les plus récentes, heureusement bien moins considérables, furent celles qui se produisirent, plusieurs années de suite, notamment en 1894 et en 1898, pour une cause identique : rupture d'une poche d'eau au glacier de Crête-Sèche, non loin des sources de la rivière.

Révenons aux sources du Giétroz, glacier dont la partie inférieure, en temps de grande extension, se précipite à l'entrée de la gorge étroite de Mauvoisin, constituant le thalweg de la vallée, l'obstrue et refoule la rivière en amont. Un lac se forme derrière la barre de glace, qui cédera fatallement quand l'élément liquide aura acquis une force suffisante pour la rompre et la déblayer. La catastrophe se produit alors inévitable et foudroyante. Sémer la consternation et le deuil dans toute une contrée riante et pittoresque, y accumuler des ruines

dont il subsistera des traces séculaires, tout cela est l'affaire de quelques heures. La dernière grande débâcle du Giétroz parcourut en une heure et demie à peine la distance de 33 kilomètres, séparant Mauvoisin de l'embouchure de la rivière dans le Rhône. Celle de 1595, selon les chroniques de l'époque, coûta la vie à 140 personnes, dont la moitié dans la paroisse de Martigny, et détruisit 500 bâtiments. La débâcle tristement mémorable d'il y a cent ans — 16 juin 1818 — fut heureusement, sinon moins désastreuse, en tout cas moins sinistre, si l'on considère les pertes de vies humaines. L'inondation était prévue inévitable depuis un jour ou deux et les riverains étaient sur le qui-vive. Néanmoins les victimes furent relativement nombreuses, surtout à Martigny. Les divers auteurs dont nous possédons des relations de l'événement, ne sont pas d'accord sur leur nombre, il varie de 34 à 50 (ce dernier chiffre est du doyen Bridel, qui me paraît avoir exagéré). Trois cents bâtiments environ furent emportés par la débâcle, qui roulait un affreux tourbillon de 530 millions de pieds cubes d'eau. Trois jours auparavant la masse liquide mesurait au moins 800 millions de pieds cubes, le 13 juin, au moment où l'ingénieur Venetz, envoyé sur les lieux pour établir une galerie au travers de la barre de glace, avait réussi à atteindre le niveau du lac montant sans cesse. Trois jours durant la rivière, coulant à pleins bords, avait diminué celui-ci de 270 millions de pieds cubes, et sans l'arrivée soudaine des chaleurs estivales, on allait éviter le malheur. Quoiqu'il en soit, les travaux de Venetz préservèrent le val de Bagnes et probablement toute la plaine bas-valaisanne jusqu'au Léman d'un cataclysme bien plus grand si l'on considère que sans l'ouverture de cette tranchée le lac aurait atteint un volume au moins trois fois plus considérable que celui de l'inondation, soit 1750 millions de pieds cubes avant de déborder par dessus la barre glacée. Je me fais un devoir de rappeler ici quel tribut de reconnaissance mes compatriotes doivent à la mémoire de ce noble enfant du Valais, l'ingénieur Ignace Venetz qui, comme on le sait, s'est acquis une place en vue dans les annales de la science moderne par ses observations et ses écrits sur le mouvement des glaciers, qui en font l'un des pionniers les plus incontestés de l'école glaciaire du siècle dernier.

Les dégâts de l'inondation de 1818 furent évalués à un million et demi de francs. Mais les plus grandes misères — et c'est surtout pour rappeler le fait que j'écris ces lignes — furent soulagées par des dons magnifiques qui affluent de tous les points cardinaux de la patrie suisse, des colonies suisses dans les grandes villes de l'étranger et des étrangers eux-mêmes, Français et Anglais. Ces dons généreux dépassèrent le chiffre de 170,000 francs de Suisse (= 1,445,000 fr. actuel).<sup>2</sup> Nos bons compatri-

tes, Genevois et Vaudois, se distinguèrent tout particulièrement dans ce concours de charité patriotique et confédérale. A Genève, le pasteur Moulinié — connu par ses écrits — prononça un sermon de circonstance qui fut imprimé et vendu au profit des inondés. Dans le canton de Vaud, pourrait-on taire le nom du vénérable pasteur de Montreux, le patriote et philanthrope doyen Bridel, qui jouit encore et à bon droit d'un bout à l'autre de la terre vaudoise d'une renommée du meilleur aloi ? Le Valais, et en particulier ma contrée d'origine, qui lui doit tant depuis 1818, l'ignore trop malheureusement, et ça été une entreprise des plus louables de la part de M. Bertrand, pharmacien à Chevres, un enfant du Valais fixé au sein de l'hospitalière patrie vaudoise, d'écrire en bonne place dans l'édition 1918 de l'*Almanach du Valais*, sa substantielle étude sur le *Valais et le doyen Bridel*, accompagnée d'un bon portrait de l'auteur du *Conservateur suisse* et de l'*Essai statistique sur le Valais*. Notre érudit concitoyen<sup>3</sup> a passé en revue les principaux *sujets et morceaux* valaisans épars dans les ouvrages de Bridel, en particulier à propos de ce centenaire douloureux, les récits de deux courses faites au val de Bagnes, en 1818, peu après la débâcle, puis en 1819. Cette dernière est intitulée : *Pélerinage à la vallée de Bagnes et au St-Bernard*. La relation de la première course, rédigée en un style touchant d'une éloquente pitié, fut lu à la réunion de la *Société helvétique des sciences naturelles*, à Lausanne, le 27 juillet 1818. Cet exposé provoqua un grand élan de charité envers les victimes du fléau. O mémoire du bon doyen, recevez l'hommage de reconnaissance affectueuse des petits-enfants de vos obligés. Combien sont vrais ces deux vers patois gravés sur son modeste monument :

L'amavè son pays, lei a fé cauqué bin,  
 Diou l'héberdezei léno et lo tigné por sin.

Il aimà son pays et lui fit quelque bien,  
 Que Dieu l'héberge là-haut et le tienne pour sien.

Puisse, à l'occasion du centenaire de l'*avado de l'an dix-huit* (désignation vulgaire et courante de la catastrophe) une belle pensée de gratitude empoigner le cœur de mes conci-

<sup>1</sup> On trouvera dans le premier numéro de juin de la *Famille* (Georges Bridel et C<sup>o</sup> éditeurs, Lausanne) un intéressant article de M. le professeur Mercanton, sur le même sujet et une reproduction des gravures qui illustrent la relation publiée en 1818, dont il est question à la note 3.

<sup>2</sup> Collecte des cantons suisses. — Zurich, 10,000 francs de Suisse. Berne, 26,891.02. Lucerne, 2,900. Uri, 200. Schwytz, 768.40. Unterwald, 500. Glaris, 1,000. Zoug, 400. Fribourg, 4,000. Soleure, 3,204.25. Bâle, 12,580.67. Schaffhouse, 3,782. Appenzell Rh.-Ext., 1,200. Appenzell Rh.-Int., 400. Grisons, 3,390. Argovie, 8,021.15. Thurgovie,

3 Il a été publié à Vevey, chez Loertscher, sous le titre collectif *Désastres de la vallée de Bagnes, 1818*, et sous le voile de l'anonymat, une relation précisément détaillée de deux courses faites au lac de Mauvoisin, avant et après l'inondation, le 16 mai et le 21 juin 1818. C'est le meilleur travail documentaire que nous ayons de la débâcle de 1818. Il est illustré de trois planches représentant le lac et l'éboulement glaciaire qui l'a causé. Certains catalogues l'attribuent au doyen Bridel, mais je n'en suis pas convaincu, en confrontant ce qu'il a écrit dans le *Conservateur suisse* et pour la Société helvétique des sciences naturelles. Parmi les nombreux lecteurs du *Conteur*, au nombre desquels se trouvent sans doute des parents du doyen, se trouvera-t-il quelque érudit assez aimable pour s'occuper de cette petite question de bibliographie et assez compétent pour la trancher ?

toyens en souvenir de Bridel, et se montrer dignes de leurs aïeux qui, au second voyage du doyen dans la vallée de Bagnes, après la catastrophe, se portèrent en cortège à sa rencontre, magistrats en tête, au bruyant carillon du clocher de Bagnes, selon le témoignage d'un contemporain (?)

MAURICE GABBUD.

**Insomnie.** — M... souffre d'insomnies. Il en devient morose et grincheux, par-dessus le marché. On le serait à moins. Hier matin encore, il se plaignait à un collègue de bureau de n'avoir dormi de la nuit :

« C'est désespérant, disait-il, je n'ai littéralement fermé les yeux que pour les rouvrir. »

**Enseigne judicieuse.** — Au-dessus de la porte d'entrée d'un bâtiment d'école d'une des principales villes de la Suisse romande on peut lire l'avis suivant :

*Images de scies en tous genres.*

*S'adresser au concierge du collège.*

N'est-ce pas bien trouvé ?

C. K.

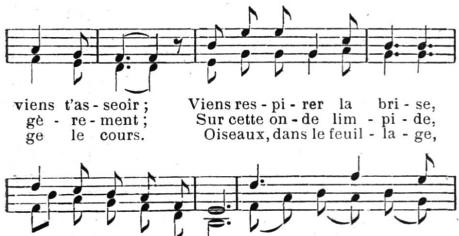
## NOS VIEILLES CHANSONS

### La barque.

Mélodie populaire.



1. Dans ma bar-que jo - li - e, Près de moi
2. Dans ma bar-que tranquil - le Sau-te lé-
3. D'un aus - si court voy - a - ge Dieu pro - té-



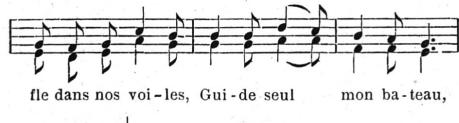
viens t'as - seoir ; Viens res - pi - rer la bri - se,  
gè - re - ment ; Sur cette on - de lim - pi - de,  
ge le cours. Oiseaux, dans le feul - la - ge,



L'air em-bau - mè du soir. Ta voix si  
Oh! voguons un mo - ment. Sois sans a -  
Cé - lè - brez nos a - mours. A - mis, de

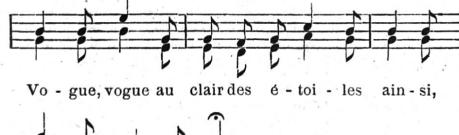


chê - re Nous char - me -  
lar - mes Au - près - de -  
l'on - dé Puis - sions - nous tou -



ra, ah ! ah ! ah ! Le doux mys - tè - re Nous  
moi, » Mal-gré tes charmes, Crois  
jours, » Bien loin du mon-de Cou

### Refrain.



u - ni - ra, ah ! ah ! ah ! Vent le - ger, souf -  
en ma foi, » le - ger, souf - fer nos jours, »



fle dans nos voi - les, Gui - de seul mon ba - teau,



Vo - gue, vogue au clair des é - toi - les ain - si,



Vogue au bord de l'eau.

C. P.

### LA « POYA »<sup>1</sup>

Du Progrès de Château-d'Œx :

On poyé ! On poyé !... Autrefois, quand on n'ait pas encore honte du vieux et sauvage langage de nos pères, tel était le cri qui à pareille époque retentissait d'un bout de la vallée à l'autre. On poyé ! C'est la montée à l'alpage. Grande journée ! La plus belle de l'année pour les ermaillis ; plus belle, certes, que le jour de la descente ; et cependant, le jour de la montée est gros de soucis et celui de la descente retentit du son des écus bien gagnés.

Depuis bien des jours, on est sur les dents. Le *boubo*, le jour de la visite passé, a remisé ses livres et ses cahiers dans un coin bien obscur, où les rats seuls iront leur rendre visite. Il a suivi le recul de la neige sur les montagnes.

La *lanche*<sup>2</sup> à Jornayvaz, sur les pentes du Guénéflin, a reverdi l'une des premières ; le bruit des avalanches s'est fait de plus en plus rare et a fini par cesser dans le vallon des Mérils et des Montiaux. Sur le revers, la grosse avalanche du Rocher du Midi — celle qui annonce véritablement le printemps — a aussi fini par descendre. On a entendu le coucou, l'épine noire à fleuri, et les picosis, et les fleurs de lys...

Le maître du chalet a fait des tournées par la plaine, afin d'acheter ou d'amodier le bétail qu'il lui faut pour charger ses montagnes. Dur souci, par ce temps où la moindre bague<sup>3</sup> se paie à des prix inconnus jusqu'ici. Lui aussi, il a suivi les progrès de la verdure dans les alpages.

Et puis le grand jour de la montée est venu. C'est un cloux<sup>4</sup> du fond de la vallée qui sert de lieu de réunion. Par les chemins de remue, les vaches arrivent, parfois sagement tenues par leur lien, d'autrefois en troupeau. Dans le pré à l'herbe tendre, elles s'en donnent à cœur joie. Les chenadés, les chenadettes, les lapés<sup>5</sup> résonnent ; les vieilles ermaillis<sup>6</sup> regardent longuement du côté de la montagne. Une touffe d'herbe au muse, elles aspirent l'air des hauteurs ; des souvenirs doivent ressusciter dans leur cerveau de ruminant ; le cou tendu, elles brament vers le chalet. Les jeunes broutent paisiblement pendant une ou deux minutes ; puis, tout à coup, l'une d'elles donne le signal et ce sont alors des courses folles dans l'herbe tendre.

Et puis, c'est le départ pour l'alpe. Dans les chemins battus, tant qu'on est sous l'œil des vieux et des vieilles qui restent au village, on se presse, on se bouscule : les vaches se jettent les unes sur les autres ; le *boubo*<sup>7</sup> qui a mis sa galotte<sup>8</sup> neuve, son dzepon<sup>9</sup> neuf, et qui porte un loï<sup>10</sup> plus grand que lui, agite son bâton, et crie tant qu'il peut, surtout quand il passe devant la maison d'école. Peu à peu, on se calme, et par les sentiers pierreux, on gagne le chalet.

Ce soir, dans le chalet de l'à *premier*, la chaudière sera suspendue, on s'assiéra en rond autour du foyer, et la vie du chalet, la bonne vie paisible et douce que menèrent nos ancêtres depuis tant de siècles, recommencera sans accrocs et sans heurt. Au village, peut-être, plus d'un vieux, songeant aux montées d'autrefois, écrasera une larme au coin de sa paupière. La poya ! la poya !

Ermaillis ! ermaillis de nos montagnes ! que le chaud temps vous soit favorable ! qu'aucune de vos bêtes ne soit méchue, ou ne se déroche ! Que l'herbe soit abondante et bonne, fournie de prinplantun<sup>11</sup> et de manterena<sup>12</sup> qui font le fri<sup>13</sup> gras.

Ermaillis, ermaillis de nos montagnes, dans notre siècle utilitaire qui voit disparaître les meilleures de nos traditions, vous seuls avez gardé presque intact le trésor de nos vieilles coutumes. C'est autour de votre foyer que résonne encore notre vieux patois expressif et sonore. C'est dans vos tranchages<sup>14</sup> et sur vos

soldiers<sup>15</sup> qu'on retrouve l'âme de nos ancêtres, qu'on respire l'air d'autrefois ! Gardez bien ce trésor ; dans vos chalets est l'âme de notre pays. Et, en reprenant contact avec la belle montagne, répétez en vous-même les jolis vers que le poète-régent de Veytaux, L. Visinand écrivait pour vous autrefois :

Dé fouri, vaitié lo signo,  
L'erba crêt, no porun poyi  
Ermailli, cajá, boubo, dzigno  
Faut tzantà, faut ché redzui.<sup>16</sup>

**Chapeau et chapeau.** — Un brave campagnard rentrait un samedi soir au logis, par un de nos régionaux. Les libations de la journée lui avaient un peu alourdi la tête. Il monte dans le dernier wagon et, éprouvant le besoin de prendre l'air, se met à la fenêtre.

A la montée, le train va cahin, caha, tout dou... tout dou... tout doucement, selon la coutume. La petite machine halète comme une belle-mère en fureur.

Soudain, la bise qui souffle avec violence, en porte le chapeau du voyageur. Tout d'abord abouri de l'aventure, notre homme reste bouché. Puis, s'étant ressaisi et apercevant, parmi les rails, en arrière du train, le maudit couvre-chef que la marche du convoi égale de plus en plus, le bon campagnard se tient haut :

« Faut-y aller ?... Faut-y pas y aller ?... Oh rave, un feutre, oui ; mais un paille !... P.

### CLIAO CROUYOU Z'INFANTS

Nous sommes heureux de pouvoir donner encore un article patois de notre regretté collaborateur David daô Teliet (Constant Ballif). Cet article a paru, il y a quelque temps, dans la *Feuille d'avril des cercles de Lucens et de Granges*.

PER tzi no, quand on galant et sa gaupa qui volloint sé mariâ, l'ont passâ devant le feci d'état-civî, on premî yâdzou, on pa veire lé dzo d'apri, laô nom su on bocon dé pa-pai apêdzi dein ona tiaisse qu'on derai bin on ché. Clia tiaisse l'est peindia aô mouret daô pa-lou dé courouna, adon tzacon va cen liaire, aprî quiet s'ein va à la pinta, vai lou martzau, à la boutequa, aô casinau por dzapettâ que leï a doû que sont peindu.

Mâ dei yâdzou sé traové dai menistre aô régent que l'on jamais oï quï lou langâdou frelet. Clia monsou né poiven soiveant pâ deï cein que stî symbôle de peindu vaô dere. Ma trou dedja Vincent aô pióngni avoué la Juliet Rosene à Metzi sé sont immodâ aprî gouvernat, tzi lou pétabosson por sé fère épaô. Tot lo mou-dou fut bin conteint tzi lou pióngni et asse bin tsî Rosene à Metzi dé veire clia dô gal amouéraô s'imbrilhy lé dou. To parâ, que chondzive la mère dé l'épâosa, quin damâdzo que su vevâ, l'est Metzi que sarai benhiraô d'veire mariâ noutra bouëba et pu enco avou Vincent.

Stique l'avai on frâre tot dzouvenou, Aloph que l'a naô an ; tot conteint dé sti novi, sti bout bou récitâve tot dé gangoué son alégon à l'écoulo lou landéman matin. Desai bin aô régé épouairf que l'étai lou Général Dufour que l'a vavé fê gagni lé Suisses à la bataille dé Laupen.

— Mâ quié dis-tou, mon galé ? dai yadzou ! tant savant, que lou régent lai de.

— Oh ! excusez-moi, monsieur, si je récite tout de besingoué, je suis si joyeux parce qu'un frère Vincent y s'est pendu hier au soir.

— Comment cela, pendu, et tu es joyeux ?

<sup>1</sup> La montée à l'alpage. — <sup>2</sup> Bande de gazon sur pentes rocheuses. — <sup>3</sup> Petite vache. — <sup>4</sup> Enclos. — <sup>5</sup> Cloches, clochettes et senailles ou toupins. — <sup>6</sup> Vaches. — <sup>7</sup> Petit pâtre. — <sup>8</sup> Calotte. — <sup>9</sup> Gilet d'armailly. — <sup>10</sup> Sacoché au sel. — <sup>11</sup> Petit plantain. — <sup>12</sup> Autre bonne herbe. — <sup>13</sup> Fromage. — <sup>14</sup> Chalet où l'on fait le fromage. — <sup>15</sup> Endroit où l'on entasse le foin. — <sup>16</sup> Du printemps void signe, l'herbe croît, nous pourrons monter à l'alpage, maillys, jeune berger, petit berger, second fromager, faut chanter, il faut se réjouir !